

LE RHIN ET SES LEGENDES

Une très intéressante conférence a été faite aux Causeries du Lundi, le 18 de ce mois, par Madame John Wogan, et nous sommes heureux de pouvoir la reproduire ici pour nos lecteurs.

Madame Wogan n'est pas à son premier essai littéraire, car les Causeries du Lundi et l'Athénée Louisianais ont déjà eu le plaisir de l'entendre et de l'apprécier.

Je demanderai tout d'abord l'indulgence de mon auditoire pour une noviciat tout-à-fait à ses débuts littéraires. Je puis vous assurer que je n'aurais point trouvé la hardiesse, malgré les demandes aimables qui m'en ont été faites de parler aujourd'hui devant vous, si je n'avais eu l'idée bien nette que je parlerais, non pas en public, mais bien devant des amis bienveillants et sympathiques dont l'indulgence m'était assurée. Une autre pensée qui m'y a aussi encouragée c'est que je me considère toujours presque tenue de partager les bonnes choses de la vie avec mes amis; or, comme pendant ce dernier voyage, j'ai amassé des trésors de souvenirs très précieux, ce me sera un grand plaisir de vous les faire partager.

Une des parties les plus intéressantes de mon dernier séjour en Europe a été, sans contredit, le temps passé à Coblenz, pendant lequel j'ai pu faire des excursions ravissantes le long du Rhin. Je crois superflu de m'étendre sur la beauté de ce paysage que le savant Humboldt, après avoir parcouru l'univers, mit au nombre des sept merveilles du monde. Mais j'aimerais, tout en vous montrant quelques photographies des vieux donjons en ruines qui dominent le fleuve, vous faire connaître les vieilles légendes qui en augmentent le charme. Le voyage que nous ferons ensemble, si vous le voulez bien, sera compris dans les régions occupées par les Alliés, car en prenant le bateau près de Mayence qui, depuis la guerre, est occupée par les français, nous descendrons le fleuve en nous arrêtant un instant à Coblenz, occupé par les Américains, et nous terminerons par Cologne, occupé par les Anglais. J'aimerais bien à continuer le voyage jusqu'à Aix-la-Chapelle, où se trouvent les Belges, et où nous avons été témoins d'un événement très intéressant, mais je crains que cela nous retienne trop longtemps. Nous limiterons donc cette petite causerie aux légendes les plus poétiques des vieux châteaux du Rhin, depuis Mayence jusqu'à Cologne.

Voici donc à Mayence d'abord la vieille église romaneque, construite en 976 par l'archevêque Willigis, et dont les portes sont les plus anciennes d'Allemagne après celles d'Aix-la-Chapelle. Ce pieux archevêque Willigis, était fils d'un charbon. Il avait atteint cette haute dignité grâce à une volonté de fer et à ses qualités exceptionnelles. Il était aimé et vénéré des bons bourgeois de Mayence, mais messieurs les patriciens et les fiers chanoines en étaient fort jaloux, et il leur était très désagréable de s'incliner devant celui, qui était né dans l'humble chaumière d'un charbon. Ils résolurent donc de lui jouer un bon tour, et une nuit, sur toutes les portes des appartements de leur supérieur rituel, ils dessinèrent de grandes roues avec de la craie! Comme Monseigneur se rendait à la cathédrale de grand matin pour dire sa messe, il aperçut le sot ouvrage des railleurs. Muet, il regardait les roues. Son chapelain, debout à ses côtés, attendait que sa colère éclatât. Mais un sourire effleura les lèvres du prince de l'église, il fit immédiatement venir un peintre et lui fit peindre, partout où les railleurs les avaient tracées à la craie, des roues rouges sur un fond blanc étincelant, tirant bien l'œil, et fit écrire dessous: "Souviens-toi, Willigis, que d'un charbon tu es le fils!" Bien plus, il fit faire une roue de charrette et la fit mettre au-dessus de son lit pour se rappeler constamment sa modeste origine! Dès lors les railleurs se turent; les Mayençais témoignèrent encore plus

d'attachement à leur évêque, qui savait si bien conserver sa simplicité au milieu des honneurs. Et, depuis cette époque, les roues rouges sur fond blanc sont restées dans les armoires de tous les évêques de Mayence.

Parmi les monuments de la vieille cathédrale, les voyageurs peuvent encore contempler le tombeau du vénérable chanoine Henri de Meissen, plus connu sous le nom de Frauenlob—ce qui signifie, "celui qui chante les louanges des femmes." En effet, ce chanteur, miraculeusement doué par la grâce divine, avait non seulement composé de belles hymnes à la Vierge Immaculée mais encore n'avait pas dédaigné de faire vibrer sa lyre à des chants d'amour terrestre. Aussi, grande était la vénération qu'avaient pour leur chanteur les femmes de la riche cité de Mayence. Vénération qui se manifesta surtout au moment de la mort du galant trouvère. Le cortège fut un défilé sans fin—une énorme affluence de femmes vêtues de noir suivirent le convoi funèbre. Huit des plus belles femmes portaient sur leurs épaules la bière couverte de fleurs qui, une fois en terre, fut arrosée de vieux vin du Rhin qui avait si souvent inspiré le poète. Cette touchante offrande fut, dit-on, si abondante que les cloîtres de l'église en furent inondés. Et plus précieuses encore furent les larmes versées en ce jour par tant de beaux yeux. Le monument que l'on voit encore dans le cloître fut donné par les dames de Mayence, et construit en 1842. Une noble figure de femme, taillée dans un marbre sans tache, pose une couronne sur le cercueil de celui que les louanges du beau sexe ont immortalisé.

De Mayence on se rend à Biebrich pour prendre le bateau, et alors commence le voyage ravissant et si pittoresque du Rhin, dont les deux rives sont également bordées de riants villages aux toits de tuiles et d'ardoises au-dessus desquels, sur le haut des collines boisées ou admirablement cultivées, se dressent toujours les tours d'un antique donjon féodal auquel une vieille légende ajoute son charme poétique.

Nous passerons donc rapidement devant le vieux château de Rheinstein sur la rive gauche, Chrenfels sur la rive droite, et datant de 1210, pour nous arrêter un instant devant un îlot rocheux au milieu du fleuve où se dresse une forteresse en forme de tour, le Manseturm—ou tour aux souris. Ce nom est lié depuis des siècles d'une manière infamante à celui d'un archevêque mayençais, de ce cruel Hatto que la légende accuse d'un horrible forfait: Pendant une famine terrible, une bande de mendiants affamés pénétra un jour dans le palais archiepiscopal en poussant des cris et en suppliant l'archevêque mayençais, de ce cruel Hatto que grains que celui-ci, tyran cruel et avare, avait amassés, et enfermés dans ses greniers. Comme la troupe en haillons, hommes, femmes, enfants, aux joues décharnées, se prosternait à ses pieds, pleurant pour avoir du pain, il les calma hypocritement, promit de donner du blé, les fit conduire dans une grange, en dehors de la ville, en leur disant que le grain leur serait distribué et que chacun en aurait autant qu'il en voudrait. Les infortunés s'empressèrent d'entrer dans la grange, et lorsqu'ils y furent tous entrés, Hatto les y fit enfermer et fit mettre le feu au bâtiment. Et comme les cris de douleur des pauvres gens parvenaient jusqu'au palais, le cruel archevêque disait en raillant et en se frottant les mains: "Entendez-vous comme les souris piaillent? Finie la mendicité."

Mais le châtiment céleste fut terrible! Des milliers de souris sortirent de la grange embrasée, et se dirigeant vers le palais, envahirent toutes les pièces et s'attaquèrent à l'archevêque en personne. Saisi d'épouvante, Hatto

s'enfuit de la ville sur un bateau, les souris se jetèrent à la nage, le poursuivirent; Hatto désespéré, étant arrivé à la tour près de Bingen, s'y réfugia, pensant échapper au fléau souricier qui s'acharna au point de creuser de ses dents pointues un tunnel dans la maçonnerie de la tour et atteignit le fugitif, qui succomba à une mort cruelle, mais bien méritée.

La légende de la Pfalz, forteresse qui se dresse sur un îlot rocheux, est très romanesque, et je ne puis la passer sous silence. Elle date du temps de Frédéric Barberousse, et prouve que les choses n'ont guère changé. L'amour juvénile est comme un clou que l'on enfonce dans le mur! Plus on frappe dessus plus il tient solidement, et plus il est difficile de l'arracher! Un certain comte palatin, Conrad, avait une fille de grande beauté nommée Agnès. Comme, en plus de ses attraits physiques, Agnès devait hériter de tous les biens de son père, les prétendants ne manquaient pas; de nombreux et puissants princes du royaume avaient demandé sa main; parmi eux se trouvaient même un duc de Bavière et le roi de France; mais la jeune fille avait déjà fait son choix. L'heureux élu était le jeune chevalier de Brunswick Agnès lui avait voué un profond amour et cette alliance était favorisée par sa mère. Mais cette découverte déplut fort au comte Conrad, qui était un Gibelin, tandis que le jeune Henri était un Guelfe, et par cela même ennemi déclaré de l'empereur régnant, frère du comte palatin. Aussi ce dernier, après une nuit passée à réfléchir, décida-t-il de faire renforcer les fortifications de la Pfalz et d'y faire enfermer sa femme et sa fille jusqu'à ce que la belle Agnès ait changé d'idée.

Il aurait dû se rappeler les paroles du sage qui dit dans la chanson: "Le feu de l'amour est un brasier divin; qu'importent les averse et les tempêtes, elles ne l'éteindront jamais."

A Suivre

DECOURAGEE ET MISERABLE

Une dame de la Virginie si faible qu'elle ne pouvait quère se remuer—Elle dit que Cardui la soulagea immédiatement.

Ringgold, Va.—Mme D. T. Barker, d'une famille bien connue du comté de Pittsylvania, demeurant sur la Route No. 2, ici, dit qu'en arrivant au moment critique de la vie elle se trouvait "dans une bien sérieuse condition."

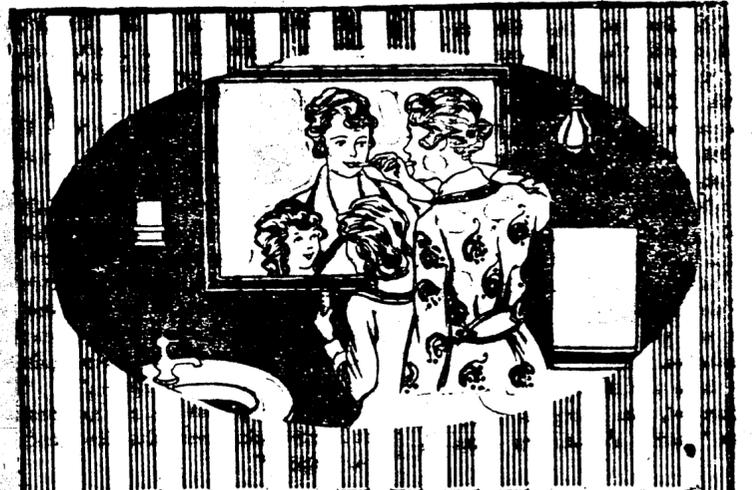
"J'étais faible à ne pas pouvoir me remuer," dit Mme Barker. "Je ne pouvais pas dormir. J'étais découragée. Je n'avais pas d'appétit."

"J'essayais des médecines, et devenais de plus en plus faible et découragée. Je me levais pour essayer à me trainer un peu, mais j'étais vite forcé à reprendre mon lit. Mon mari m'acheta du Cardui. Après la première bouteille je crus m'apercevoir d'un changement pour le mieux, et quand j'eus pris la seconde bouteille, j'en étais convaincue. Je continuai, devenant chaque jour plus forte, et pouvant mieux manger et dormir."

"Peu de temps après j'étais debout et prête à tout faire comme n'importe quelle femme. Plus de faiblesse et désespoir. J'étais guérie. Je me suis servi de sept bouteilles seulement."

Des milliers de femmes ont souffert comme Mme Barker, jusqu'à ce qu'elles soient soulagées par l'usage du Cardui. Puisque tant de femmes ont été soulagées par ce remède, vous ne devriez pas hésiter à vous servir de Cardui, si vous souffrez de malaises féminins. Prenez Cardui, le tonique des femmes.

A vendre chez tous les bons pharmaciens.—Adv.



Examinez Vos Dents Dans le Miroir

Des dents propres sont l'indice d'une bonne santé, tandis que les dents sales indiquent tout le contraire. Il arrive souvent qu'une mauvaise dentition provient d'un manque de soins et de la négligence.

Examinez dans un miroir si la propreté de vos dents rend votre sourire plus agréable.

Demandez à votre dentiste pourquoi de belles dents sont nécessaires à une bonne santé.

Prenez l'habitude de vous les laver deux fois par jour avec la pâte dentifrice rafraichissante "COLGATE'S".

"BONNES DENTS — BONNE SANTÉ"

Le nom de "Colgate" sur des articles de toilette signifie Pureté, Parfums et Bonne Qualité. Fondé en 1806.

